16° R
368 bis

que sais-je ?

L'ETHNOLOGIE

JEAN SERVIER



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

NC

QUE SAIS-JE ?

1771073

L'ethnologie

JEAN SERVIER

Troisième édition corrigée

16e mille



16°R
36844

DL-02071994-18731

DU MÊME AUTEUR

Méthode de l'ethnologie, PUF, « Que sais-je ? », n° 2313, 1986.
Les Berbères, PUF, « Que sais-je ? », n° 718, 1990.
Tradition et civilisation berbères (Les Portes de l'Année), 2e éd., Monaco, Editions du Rocher, 1985.
L'homme et l'invisible, 3e éd. franç., Monaco, Editions du Rocher (sous presse).
Les techniques de l'invisible, Monaco, Editions du Rocher (sous presse).
La magie, PUF, « Que sais-je ? », n° 413, 1993.

ISBN 2 13 046110 7

Dépôt légal — 1re édition : 1986
3e édition corrigée : 1994, février

© Presses Universitaires de France, 1986
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

INTRODUCTION

L'ethnologie partage avec beaucoup d'autres disciplines dites « Sciences humaines » la particularité de devoir chaque fois réaffirmer son histoire, comme un parvenu n'osant affirmer avec la fierté de Cicéron qu'il est le premier de ses ancêtres. Les mathématiciens n'éprouvent pas le besoin de réciter leur généalogie depuis Sumer et Akkad, ni les chimistes depuis les teinturiers en pourpre et les verriers de Tyr, ni les physiciens depuis les prédécesseurs et les initiateurs d'Archimède.

Encore ces histoires des sciences, qui deviennent parfois orgueilleusement Histoire de la Science, sont-elles sujettes à caution, en ceci qu'elles tendent à démontrer le cheminement inéluctable suivi par l'esprit humain, depuis une première étincelle de pensée dans les ténèbres de superstitions et de magies diverses jusqu'à la Parousie du matérialisme triomphant, apportant à l'homme la maîtrise des techniques de la matière.

L'ethnologie n'a pas fait exception à la règle, du moins dans sa partie moderne. T. K. Penniman, dans son ouvrage bien connu : *A hundred years of anthropology*, écrit dans la préface de la troisième édition : « Lorsque j'appris que la première édition de cet ouvrage devait paraître en 1935, j'ai pensé que le titre *A hundred years of anthropology* lui convenait tout particulièrement puisque 1835 était l'année

au cours de laquelle Darwin visita les îles Galapagos et découvrit le point clé de ses futures recherches qui devaient aboutir à ce sommet : *L'origine des espèces* en 1859. »

Car, si l'histoire des sciences — de la Science — veut illustrer un « progrès », elle a besoin d'un point de départ : le bain d'Archimède, la pomme de Newton. Ici, le voyage de Darwin à bord du *Beagle* qui, « à l'instar de Colomb », aurait découvert un nouveau monde.

Mais peut-être faut-il considérer ces points de départ fortuits comme autant de points d'arrivée des longs raisonnements d'une pensée individuelle ou collective : ou plus simplement, dans le cas de Darwin, d'un préjugé affectif. *L'origine des espèces* parut le 24 novembre 1859. Entre-temps, le prince Albert avait inauguré la première Exposition internationale donnant aux visiteurs la possibilité de comparer la production industrielle et artistique de différents pays de l'Europe.

Cette découverte de l'Autre a été plus importante que « l'Origine des Espèces » et que la publication de systèmes permettant d'intégrer les faits dans un ensemble cohérent.

Cela nous amène à distinguer trois moments dans ce que nous pouvons appeler la « réflexion » ethnologique :

— la découverte de l'Autre ;
— le recueil des faits, marquants pour l'observateur, soulignant ou accentuant encore ce sentiment d'altérité ;
— la construction d'une pensée permettant d'expliquer de façon — provisoirement — satisfaisante cette altérité.

C'est à dessein que les mots « moments » et « réflexion » ont été employés. En effet, il ne s'agit pas d'étapes devant inéluctablement être franchies au cours d'une « découverte », de la mise au point d'une « science » nouvelle.

A une même époque, parfois chez un même auteur, le lecteur peut trouver ces trois moments confondus dans une même approche de l'Autre : simplement l'un des « moments » sera privilégié.

Le terme de « réflexion » met l'accent sur ce cheminement particulier au terme duquel l'observateur ne cherchera l'altérité que pour se découvrir lui-même, comprendre la société dans laquelle il vit, et son temps. Il trouvera dans ce miroir qui lui est tendu, selon le cas, des raisons d'espoir, fier d'être un homme détenteur de la seule civilisation, de la seule forme de pensée possible, au milieu d'une barbarie sans nom. Il pourra trouver aussi que les mœurs les plus étranges qu'il rencontre sont bien proches de son mode de vie ou que la cruauté n'est pas la particularité d'une ethnie ou d'une contrée.

De là naîtront les systèmes permettant d'interpréter les faits. Parfois même, les systèmes apparaîtront de la seule pensée de philosophes peu soucieux des faits : ainsi Auguste Comte et son *Cours de philosophie positive* paru à Paris entre 1830 et 1842 ; ainsi, bien avant lui, Lucrèce ou Aristote et la troupe nombreuse qui a piétiné au fil des siècles le long du même chemin menant l'homme de l'animalité à la sauvagerie, à la barbarie, puis à la civilisation... Il ne reste plus alors qu'à chercher des preuves dans le monde illimité de l'imaginaire d'une civilisation. Des écoles sont nées, édifiées autour d'une pensée ; d'autres, plus tard, ont tenté de mettre en première place le recueil des faits à observer — les critères de l'alté-

rité —, de les étudier, de les classer, et enfin, mais en fin seulement, d'essayer d'en tirer non une « réflexion » mais bien de reconstituer à l'aide d'éléments épars : d'objets, d'institutions, de récits ou de rites, un système cohérent de pensée : l'ensemble de concepts, d'images dont les faits collectés ne sont que les expressions, bref d'essayer d'appréhender dans son ensemble une autre conception de l'espace, du temps, de l'homme et de la place de l'homme dans le monde : l'esprit d'une civilisation.

Puisqu'il faut fixer un point de départ à une nouvelle démarche de l'esprit, sinon à une science nouvelle, l'ethnologie est peut-être née du premier étonnement de l'homme apercevant son reflet dans un cours d'eau et découvrant que cet autre, cette image trouble animée d'ondes et de remous, est son apparence, un autre lui-même qu'il ne pourra jamais saisir.

CHAPITRE PREMIER

LA CONNAISSANCE DE L'AUTRE

Il est d'usage de donner à Hérodote d'Halicarnasse — ville où il naquit vers 400-440 avant notre ère — le titre de « Père de l'histoire ». Le terme *historiè* nous vient directement d'Hérodote mais il signifie au V^e^ siècle avant notre ère l' « Enquête » menée par un témoin « qui rapporte ce qu'il a vu lui-même et appris au cours de ses recherches » (cf. A. Barguet, Hérodote, *Œuvres complètes,* Introduction, p. 9). Hérodote fut un grand voyageur, de surcroît sachant observer, non pas seulement l'insolite ou l'exceptionnel comme cela a été trop souvent dit, mais le caractéristique, l'essentiel : le fait qui pourrait figurer dans une encyclopédie ethnologique moderne pour définir le mode de vie d'un peuple.

Sans chercher à établir une cosmographie, un monde géométrique idéal, disque parfait entouré du fleuve Océan, il décrit les pays qu'il a visités, les hommes qu'il a rencontrés ou dont il a entendu parler de première main.

Les mœurs des Scythes décrites au livre IV (Melpomène) ont attiré l'attention critique de spécialistes contemporains (cf. par exemple Benveniste et M. Eliade, *Le chamanisme*, p. 175 s.

La seconde partie du livre IV (Melpomène) consacrée aux Libyques a donné lieu à de nombreux commentaires tant les traits rapportés rappellent des faits encore observables dans le Maghreb de naguère : ainsi le combat rituel des jeunes filles chez les Machlyes du lac des Tritons (le Chott-ed-Djérid actuel), ainsi Athéna et son égide dont l'origine libyque peut être avancée (cf. Jean Servier, *Les portes de l'année*, p. 14), ainsi les mines de sel du Sahara occidental et les maisons construites en blocs de sel décrites au XIV^e^ siècle par Ibn Batouta à Teghazza ; ainsi « les hurlements des femmes », les *ololugé* en grec qui sont en berbère des *illiliwen* (cf. Jean Servier, Trois mots libyques dans Hérodote, in *Comptes rendus du Groupe linguistique d'Etudes chamito-sémitiques*, 1953). De même, les noms de peuples lorsqu'ils ont été étudiés ont donné lieu à de possibles rapprochements : Zanèces et *igawawen* ou *zwawa*.

La plupart du temps, les navigateurs de l'Antiquité ont signalé, sans observer. Seuls comptaient pour eux les routes de commerce et les amers. Le périple d'Hannon — qui est loin d'être le premier des récits de voyage — signale les risques et les dangers du chemin car toute entrée dans l'inconnu reproduit le scénario type de l'initiation. Ici, les monstres et les ennemis qu'Hannon doit affronter au cours du voyage. Il parle « des hommes sauvages vêtus de peaux de bêtes », qui cherchent à écraser les navires sous leurs jets de pierres, « des feux nocturnes qui remplissent la plaine », « des hurlements accompagnés de flûtes et de tambourins et des coulées de feu qui rendent la côte inabordable » (cf. Victor Bérard, *Les navigations d'Ulysse*, t. 4 : *Nausicaa*, p. 494). Le monde connu des poèmes homériques a été tout entier parcouru par Ménélas qui relate son périple de Chypre en Phénicie « dans l'Egyptos et chez les Ethiopiens » (*Odyssée*, IV.83).

L'Autre n'apparaît qu'à peine, il est mal connu des navigateurs. Les Lotophages : « ce peuple qui n'a, pour tout mets, qu'une fleur » (*Od.*, IX.82) : fleur qui devient, un peu plus loin, des « fruits de

miel » (*Od.*, IX.104). Plus loin encore est mentionné « le bon pays des Lotophages » (*Od.*, XXIII.311). De la Libye sont rapportés des traits étonnants : les habitants y élèvent des agneaux qui « ont des cornes dès leur naissance » et des brebis mettant bas « trois fois dans l'année » (*Od.*, IV.83).

Enfin, les Ethiopiens : littéralement les « faces brûlées » sont signalés par un trait de leurs mœurs : préparer tous les soirs un festin de viande pour les dieux. Ainsi Zeus est parti « festoyer (...) chez les parfaits Ethiopiens » (*Il.*, I.423) et Iris déclare (*Il.*, XXIII.206) : « Les Ethiopiens, pour l'heure, aux Immortels offrent des hécatombes. » Une classification est esquissée, non des « races » mais, si l'on peut dire, des « phagies ». Le périple d'Agatharchide (*Geogr. graec. minores*, I, p. 129) distingue ainsi quatre grandes familles. La première, voisine des fleuves, sème le sésame et le millet. La seconde, voisine des lagunes, moissonne les roseaux et autres pousses tendres. La troisième, nomade, vit de lait et de viandes. La quatrième vit de poissons. Celle-ci est de beaucoup la plus nombreuse, car du fond du golfe Persique, elle s'étend jusqu'à l'Inde, à travers la Gédrosie, la Caramanie et la Perse.

En fait, la nourriture permettait aux Grecs d'établir des degrés dans la « barbarie » et une distinction entre barbares et civilisés : ces derniers étant les *sitophages* ou mangeurs de pain. « En arrivant sur une côte, le premier soin d'Ulysse, une fois les équipages reposés, est de s'enquérir : quels sont les "Mangeurs de Pain" qui l'habitent ? » (cf. Victor Bérard, *op. cit.*, p. 101).

Dans *Les travaux et les jours* d'Hésiode, les hommes de la race de bronze « ne mangeaient pas le pain » (V.146). La « civilisation », seul mode de vie conce-

vable pour des hommes dignes de ce nom, étant par ailleurs définie comme « la vie pétrie et moulue ». La nourriture de base, devenue critère de civilisation, procède du même ethnocentrisme et fonde l'altérité de façon tout aussi subjective que les autres tentatives faites pour rationaliser les différences de l'homme, peut-être aussi pour masquer l'inquiétude née de ce sentiment profond devant « tout ce qui est humain » ?

CHAPITRE II

L'AUTRE ET L'AILLEURS

Il nous est impossible d'imaginer autrement que par un artifice de science-fiction — bien proche d'une science fictive — ce qu'a pu être le premier groupe humain à l'aurore de l'humanité.

Cependant, en étudiant n'importe quelle famille dans n'importe quelle civilisation, nous trouvons sous des formes diverses l'expression du sentiment profond d'un individu d'appartenir à plusieurs horizons sociaux — les limites sociales qu'il peut percevoir ayant pour lui plus ou moins d'importance : les « siens », conjoint(s) ascendants et descendants proches ; le clan ou famille étendue. Cette dernière notion pouvant s'étendre dans les civilisations méditerranéennes de naguère, au quartier d'un village ou à une fraction de tribu ; puis au village, à tout un groupe de villages, à une tribu. Parmi ces horizons sociaux perçus de façon plus ou moins nette, l'un d'eux peut s'imposer avec netteté au détriment des autres, selon les circonstances. Au-delà, il y a l'Autre, celui qui n'entre dans aucun des horizons sociaux présents dans la connaissance d'un individu ou ne peut y entrer qu'au terme de rites établissant des liens d'une parenté d'adoption provisoire ou définitive.

L'Autre est celui qui est différent, par son mode de

vie, sa façon d'être, son aspect physique — vêtements, couleur de peau — sa langue, parfois simplement une prononciation différente.

L'image de l'Autre

Ces Autres venus d'un lointain passé se sont représentés rarement de façon figurative ; le plus souvent donnant de l'importance aux seuls symboles de la fonction sociale. L'homme du Quaternaire, s'il se représente souvent, le fait sans doute pour marquer son passage en un lieu. « Ainsi, à l'abri sous roche de Murat, le chanoine A. Lémozi a pu déchiffrer sur de menus objets d'os, voire sur des fragments de pierre, plusieurs images humaines, dont un certain nombre sont enchevêtrées dans des traits et des figures indéterminables. »

Dans les arts anciens de la Méditerranée, seuls la fonction ou le rôle permettent d'identifier le personnage représenté généralement par une petite statuette de bronze. Le guerrier porte ses armes, l'offrant tend les mains vers la divinité avec un pain ou une galette, l'orant lève les bras, la prêtresse élevant les pans de son manteau au-dessus des épaules retrouve la figuration du croissant lunaire. A moins que des statuettes féminines accroupies évoquent, comme dans les Cyclades, la forme d'un violon ; ou, debout, ne présentent aux fidèles que les pieds, les genoux, le sexe, les seins et un visage stylisé marqué seulement par le nez.

Plus tard, si des peuples étrangers nous sont connus, c'est par leurs noms complaisamment énumérés sur les bulletins de victoire du conquérant vainqueur avec l'énumération des souverains soumis. Sur les monuments figurés, ils sont reconnaissables à leurs costumes, à leur coiffure qui soulignent leurs attitudes de captifs avilis. L'Autre est parfois l'allié, le plus souvent l'ennemi. De l'Ailleurs, du pays de l'Autre viennent toujours des richesses innombrables :